PG 31

SOCIÉTÉ AMICALE

DES ANCIENS

ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

D'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

DE SAINT-CLOUD

Fondée à Saint-Cloud le 2 Juillet 1883

BULLETIN DU 15 JUILLET 1888

PARIS

ALCIDE PICARD ET KAAN

ÉDITEURS DE LA SOCIÉTÉ DES ANCIENS ÉLÈVES DE SAINT-CLOUD

11, RUE SOUFFLOT, 11

—

1888

ANCIENNE LIBRAIRIE PICARD-BERNHEIM ET Cie
ALCIDE PICARD ET KAAN, ÉDITEURS
11, RUE SOUFFLOT, 11

ED. ROCHEROLLES

Ancien élève de l'école normale supérieure, agrégé de l'Université,
Professeur au lycée Louis le Grand et à l'école normale supérieure de Saint-Cloud.

GRAMMAIRE

D'après la méthode expérimentale. (Programmes : 27 juillet 1882—22 janvier 1885.)
Ouvrages adoptés pour les écoles de la ville de Paris.

Cours préparatoire. — *La grammaire enseignée par les exemples et à l'aide de l'image*, nombreuses gravures expliquées; 1 beau volume, in-18, cartonné. 0 50
Livre du maître (en préparation).

Cours élémentaire. — Petits exercices littéraires et grammaticaux, exemples très simples d'observation et d'invention, historiettes enfantines, et devoirs de rédaction, construction de phrases et orthographe d'usage, résumés par questions ; 1 vol. in-12, cart.. . . . . 0 75
Livre du maître (en préparation).

Cours moyen. — (*Préparation au certificat d'études primaires.*) Orthographe d'usage, exercices littéraires et grammaticaux, exercices d'invention et de construction de phrases, familles de mots, homonymes et synonymes, syntaxe, résumés, remarques de grammaire historique, devoirs donnés dans les examens du certificat d'études ; 1 vol. in-12 cartonné 1 25
Livre du maître (sous presse).

Cours supérieur. — Revision, syntaxe, résumés, homonymes et synonymes, remarques de grammaire historique, étymologie, notions complémentaires sur la composition et la dérivation (préfixes et suffixes), signification des mots, notions de versification française, application, questions de grammaire et de langue, par MM. ED. ROCHEROLLES et R. PESSONNEAUX; 1 vol. in-18 cartonné, classique, 1 80; toile pleine 2 25
Livre du maître (sous presse).

EXTRAIT DE LA PRÉFACE DU *Cours moyen.*

Mettre d'abord sous les yeux **l'exemple** *qui frappe, l'expliquer clairement et en déduire la* **règle** *ou la* **définition**, *tel est le plan de ce livre.*
. . . . . .
Enfin, si la grammaire est l'art « de bien parler et de bien écrire », *il est utile de rompre même les commençants à la* **construction des phrases** *et aux* **exercices de rédaction.** *C'est là comme une récapitulation générale et pratique des règles.*

A. DELAPIERRE

Inspecteur de l'enseignement primaire à Paris
Officier d'académie

A. P. DE LAMARCHE

Délégué de l'association des membres de l'enseignement
Officier de l'instruction publique

EXERCICES DE MÉMOIRE

CORRESPONDANT AU

COURS DE GRAMMAIRE DE M. ROCHEROLLES

Ouvrage adopté pour les écoles de la ville de Paris

CONSEILS PÉDAGOGIQUES — MAXIMES — MORCEAUX EXPLIQUÉS — DICTION

Cours élémentaire (*Texte du programme*). Récitation de poésies d'un genre très simple. 1 joli vol. illustré de 17 gravures 0 30

SOCIÉTÉ AMICALE

DES

ANCIENS ÉLÈVES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

D'ENSEIGNEMENT PRIMAIRE

DE SAINT-CLOUD

AVIS IMPORTANT

L'Assemblée générale de la Société amicale aura lieu à Saint-Cloud, le mardi 7 août prochain, à dix heures du matin (1).
Le Conseil d'administration se réunira à neuf heures.

Ordre du jour :

Election de trois membres du Conseil d'administration.
Rapport du trésorier.
Fixation de la date de la réunion générale de 1889.
Communications diverses.

Les membres sortants cette année sont MM. Jalliffier, Lecointe et Lefebvre.

Les sociétaires qui ne pourraient assister à la réunion sont instamment priés de faire parvenir leur vote, avant le 7 août, à M. Causard, secrétaire à l'Ecole.
Les membres qui désirent prendre part au déjeuner qui suivra la réunion sont priés de se faire inscrire à l'avance en prévenant le secrétaire.

Nous prions instamment les membres de la Société qui n'auraient pas versé leur cotisation annuelle, de l'adresser avant le 1er août au trésorier, M. Brémond.

(1) La date de la réunion, fixée au 6 août, par l'assemblée générale de l'an dernier, a dû être modifiée par suite du changement de date des examens d'entrée des Ecoles normales.

Saint-Cloud, 10 juin 1888.

MON CHER PRÉSIDENT,

C'était la coutume, dans certaines familles d'autrefois, de tenir un registre qui se transmettait de génération en génération et où chacune d'elles consignait soigneusement tous les événements grands ou petits, heureux ou malheureux, qui survenaient dans la communauté. Cela s'appelait un « livre de raison », par analogie sans doute avec le livre de comptes que les banquiers et commerçants de ce temps-là étaient obligés de tenir à jour et qui portait le même nom.

La coutume était bonne, et vous avez résolu de la faire revivre pour le plus grand profit des membres de l'Association amicale des anciens élèves de l'Ecole de Saint-Cloud. C'est une heureuse idée que vous avez eue, et je m'y suis associé dès le premier jour, comme je ne manquerai jamais de m'associer à tout ce qui pourra servir les intérêts de notre chère Société et resserrer les liens d'amitié qui unissent les membres dispersés de notre grande famille.

Mais il était à craindre que, réduite à l'enregistrement de « faits divers », la matière de vos annales ne fût un peu courte. Pour parer à ce danger et répandre quelques « variétés » dans le recueil que vous méditez de fonder, vous avez invité chacun de nous à devenir vos collaborateurs, par la plume autant que par nos faits et gestes, et à parler chez vous non seulement des personnes, mais aussi des choses de l'enseignement, les deux objets qui importent le plus à des amis réduits à ne se rencontrer qu'à de rares intervalles et travaillant chacun de leur côté à la même et excellente œuvre. A cette collaboration vous n'avez mis qu'une condition, c'est que nous ayons, je ne dis pas de l'esprit, — vous n'êtes pas assez cruel pour cela, — mais de la sincérité, de l'entrain et de la bonne humeur. Aussi, en rédacteur en chef habile, votre premier soin a été de consigner à la porte de votre bureau de rédaction l'austère et solennelle pédagogie. Ce que vous attendez de nous, ce sont des articles sans prétention, de simples causeries, des pages familières, j'entends de celles qu'on tient en réserve, parce qu'on a dédaigné de les porter aux graves Revues. Bref, dans votre pensée, le « livre de raison » de notre Société doit être tout à la fois un recueil de renseignements que des camarades condamnés à la dispersion ne pourront manquer de lire avec plaisir, et une sorte de journal intime, où chacun pourra dire librement ce qu'il pense, ce qu'il sent, ce qu'il croit de nature à intéresser ses amis.

Et, résolu à courir cette séduisante aventure, vous m'avez demandé, mon cher Président, — à moins que ce ne soit moi qui vous l'aie offert, — de présenter à nos camarades ce numéro supplémentaire de notre Bulletin officiel, de souhaiter la bienvenue à ce nouveau-né, d'en être quelque chose comme le parrain. Ces lignes que vous souhaitiez, je les avais écrites, et pour répondre à vos intentions, j'avais mis mes habits de fête, et pris un air riant. Hélas! je ne ris plus à cette heure et je ne me sens pas le courage de transcrire, encore moins de signer, ces pages où je parlais gaiement de notre chère Ecole, de nos chers élèves et particulièrement de nos chers absents. Et si j'écrivais quelque chose aujourd'hui, ce ne pourrait être qu'une lettre de faire part. Je ne me pardonnerais pas d'affliger ainsi nos amis, et d'inaugurer ce recueil en vous demandant d'encadrer de noir sa première page.

Excusez-moi donc auprès de nos camarades; dites-leur que, pour cette fois, il m'est impossible de répondre à votre appel, et expliquez-leur

pourquoi. Dites-leur encore que je remercie de leur sympathie ceux qui, informés de mon malheur, m'ont envoyé un témoignage d'affection, et que je prie ceux que je n'ai pas avertis d'excuser leur ancien directeur profondément atteint dans son cœur de père. Dites-leur surtout que, dans les mauvais jours comme dans les bons, je reste leur ami dévoué, que leurs intérêts me sont toujours aussi chers et que j'applaudis à tout ce que vous ferez, à tout ce qu'ils feront pour s'unir étroitement entre eux et s'attacher de plus en plus à cette maison. Dites-leur enfin que je les supplie de demeurer fidèles aux enseignements de Saint-Cloud et de n'avoir pas de préoccupation plus grande que de faire honneur à l'Ecole, en se distinguant entre tous par leur dévouement professionnel et par la dignité de leur vie.

J'attends ce service de votre amitié, mon cher Président; mais vous, n'attendez rien autre de moi pour cette année, si ce n'est l'assurance de mon affectueuse gratitude pour tout le bien que vous nous faites ici et hors d'ici.

Cordialement à vous, E. Jacoulet.

Si cruellement qu'il ait été frappé, notre cher Directeur n'a pas voulu laisser partir ce premier bulletin sans y écrire un mot affectueux pour sa grande famille. C'est au nom de cette grande famille que j'adresse à celle qui vient d'être douloureusement atteinte, l'expression de notre plus respectueuse et de notre plus profonde sympathie. M. Jacoulet, depuis longtemps, a fait siennes toutes nos joies et toutes nos espérances. Il ne peut pas douter que ses deuils ne soient les nôtres. R. J.

Saint-Cloud, 21 juin 1888.

Amis lecteurs (et croyez bien qu'à cette place le mot n'est pas un simple cliché), puisque c'est à moi que revient l'honneur d'écrire le *premier Saint-Cloud*, je vous présente avec modestie, mais avec confiance, ce nouvel organe; nous l'appelons *Bulletin* en attendant qu'il mérite de s'appeler *Revue:* il doit paraître tous les ans — au moins. Il y a des journaux qui ont plus de rédacteurs que d'abonnés : le nôtre avait, chose rare, des abonnés même avant que de naître On a pu craindre un instant qu'il manquât de rédacteurs. Il en a, Dieu merci; et je pense que, l'année prochaine, nous refuserons de la *copie.*

On a dit que rien n'était aussi difficile à composer que le premier numéro d'un journal, et qu'il faudrait toujours commencer par le second. Aussi est-ce du second que je veux vous faire l'éloge, sans m'arrêter à vous vanter les mérites de celui-ci, auquel votre bienveillance est acquise.

Donc, l'année prochaine, vous aurez le plaisir de trouver, à cette première page, ce que vous y avez sans doute cherché tout d'abord, les conseils d'une sagesse aimable qui saura vous parler à tous comme elle sait parler à chacun de vous Notre bulletin doit être, avant tout, un échange d'impressions et de sentiments entre le centre et les extrémités; or, vous n'ignorez pas où est le centre de notre Société amicale où bat le cœur de notre Ecole. En inscrivant au premier rang de nos collaborateurs notre Président d'honneur, qui ne vous oublie pas, même dans ses heures douloureuses, je suis sûr de faire plaisir à tout le monde et à lui-même.

Comme tout journal qui se respecte, nous nous sommes assuré le concours de nombreux correspondants étrangers, principalement d'outre-

Manche et d'outre-Rhin. Ils ont beaucoup à nous dire ceux-ci : déjà l'un d'eux a pris soin de résumer pour vous les rêveries poétiques de la Thuringe, les légendes héroïques ou touchantes de la vieille Allemagne. Rêve-t-on toujours, dans la jeune Allemagne, et quels rêves y fait-on? Qu'est devenue, parmi les surexcitations violentes de l'heure présente, du Taunus au Hartz, de la Forêt-Noire aux monts de Bohême, cette race dont on vantait naguère les vertus patriarcales, les instincts artistiques et la douceur native? Cette terre classique de l'idylle, de la symphonie et de la valse, était aussi un foyer de sentiments généreux, un laboratoire de grandes conceptions philosophiques et morales, la patrie de Schiller et de Kant : est-il vrai qu'on n'y cultive plus qu'un art, celui de la guerre, qu'on n'y adore plus qu'un Dieu, celui des armées? C'est une étrange transformation ; et parfois, indécis entre ce que nous lisions autrefois et ce que nous entendons aujourd'hui, nous nous demandons s'il est possible qu'une race ait changé à ce point d'idéal, si la Prusse a définitivement forgé l'Allemagne à son image. Nos camarades nous parlent, à leur retour, de ces familles dont ils ont pu apprécier l'hospitalité, de ces étudiants qui leur font bon accueil, de ces maîtres dont l'autorité est bien établie dans l'Europe savante, de cette activité industrieuse dont le pays leur a partout offert le spectacle : par quel phénomène toutes ces vertus privées, tous ces mérites individuels, tous ces éléments de progrès deviennent-ils, une fois additionnés, la chose si peu moderne et si peu humaine dont on ne cesse d'effrayer le monde?

Ce sont là sans doute de graves questions, mes chers amis, mais quel Français peut échapper aujourd'hui à ces préoccupations? Il nous faut bien regarder l'horizon, puisqu'on nous parle de « tempêtes ». En Angleterre, nos camarades ont d'autres sujets d'études, heureusement. Vous voyez qu'ils essaient déjà de vous faire connaître l'hospitalité, les goûts, les mœurs sociales et jusqu'à la cuisine de nos voisins. Ce monde, nouveau pour eux, ils l'ont examiné d'abord avec curiosité, puis avec sympathie. Voilà un des excellents effets de ces séjours à l'étranger, et je compte bien que notre bulletin contribuera, pour sa modeste part, à montrer tout ce qu'on gagne à voir du pays, combien tombent de préjugés, quelles comparaisons fécondes on peut faire, comme enfin l'on est au retour, sinon *plus*, du moins *mieux* Français. Ce n'est pas seulement la pratique d'une langue étrangère que nos boursiers rapporteront de leur séjour au dehors, — et certes, l'acquisition a son prix pour notre enseignement primaire, — c'est aussi une intelligence plus ouverte, un sens plus profond du passé, une notion plus claire des nécessités du présent, et, de l'Angleterre en particulier, une personnalité plus vigoureuse, la pratique de l'initiative individuelle, dont les effets doivent là-bas éclater de toutes parts à leurs yeux.

Après ces grandes puissances, nous n'aurons garde de négliger un autre monde qui nous intéresse d'autre façon, les pays du soleil. L'Orient a trop justifié, cette année, sa réputation de silencieuse réserve. Nous avons attendu jusqu'à la dernière heure le courrier de Tunis : rien n'est arrivé. Allah est grand ! C'était écrit... qu'on n'écrirait pas. Mais nous prenons nos mesures pour le prochain numéro. Dans notre France africaine d'Algérie, dans nos pays de protectorat, dans nos colonies de l'Inde, et sur ces bords du Nil, où il s'agit de sauver l'influence française, nous sommes heureux de voir l'Ecole de Saint-Cloud associée à l'œuvre nationale : propager, avec notre langue, nos idées, nos inventions et nos arts Exploiter les races inférieures ou déchues est un procédé de certain

peuples colonisateurs, les éliminer en est un autre. Il y en a un troisième, les pénétrer et les gagner; on dit que c'est le nôtre, et nous ne demandons qu'à le croire. Qu'on nous donne donc des nouvelles de cette lente et bienfaisante conquête, qu'on nous dise si nous défendons nos positions menacées et comment nous travaillons à empêcher que le grand nom des *Francs* s'efface de la mémoire de l'Orient. D'Alger, de Tizi-Ouzou, de la Régence, et même du pied des Pyramides nous attendons des pages colorées, des documents encourageants.

Nous en attendons aussi de France. Les départements n'*ont pas donné*, cette fois-ci. C'est trop de modestie! « Que peut-on vous écrire, nous dit-on, quand on est à...? » (Mettons Limoges, pour ne trahir personne.) Voilà une théorie que je ne saurais admettre. Eh! mais, parlez-nous de Limoges, cher camarade, et du — ou des Limousins, et soyez certain que vous saurez nous intéresser, rien qu'avec des *choses* vues : le caractère du pays ou de ses habitants, l'esprit, les traditions d'une de nos vieilles provinces, de celles-là surtout qui ont gardé une vigoureuse individualité, le souvenir d'un personnage ou d'un événement historique, une fête locale, une découverte, une inauguration, que sais-je... il y a beaucoup de belles choses et de braves gens dans notre pays. Je connais tel coin de la France où le touriste intelligent (n'en laissez pas perdre l'espèce!) trouve à chaque tournant de la route un objet à admirer, à chaque halte un sujet d'observation. Notre patrie renferme tant de pays d'une incontestable originalité! notre unité est faite de tant de variétés! Être du Nord et avoir la bonne fortune d'être envoyé dans le Midi, aller des provinces où l'on rêve dans les provinces où l'on parle, étudier tour à tour les races mobiles et les races immuables, cultiver avec des procédés divers des champs si différents, que vous faut-il de plus pour éveiller votre curiosité et satisfaire la nôtre.

Surtout, n'oubliez pas que notre prochain numéro portera la date de 1889. C'est l'heure où notre pays va faire halte autour du plus grand souvenir de son histoire. Un tel anniversaire ne saurait laisser indifférente aucune partie de la France. Il y a cent ans, partout on espérait : demain on se souviendra partout. Les ignorants comme les érudits, les plus humbles comme les plus haut placés, tous voudront comparer le présent au passé, mesurer le chemin parcouru, juger le siècle achevé. A ceux qui parleraient de banqueroute on saura bien opposer, en vérifiant les livres, le bilan de nos bénéfices matériels et moraux. Pour vous, qui comptez au nombre des serviteurs les plus utiles et les plus dévoués de la France nouvelle, vous trouverez peut-être l'occasion de dissiper quelques erreurs, d'empêcher qu'on dénigre notre temps, qu'on calomnie notre ère de rénovation. Vous concourrez dans la mesure de vos forces à cette espèce de Fédération intellectuelle que va provoquer le Centenaire, et vous pourrez nous dire dans quels sentiments de légitime fierté, de reconnaissance, de confiance, la nation française célèbre son année de fête nationale.

R. Jalliffier.

LES LÉGENDES THURINGIENNES

L'un de mes plus grands plaisirs pendant mon séjour en Thuringe a été de me faire raconter, par les personnes que je fréquentais, quelques-unes des légendes qui foisonnent dans ce pittoresque pays. Un écrivain

local, Bechstein, en a recueilli plusieurs milliers, et, pour reproduire l'expression imagée d'un enthousiaste qui m'entretenait un jour de ces fruits gracieux de la poésie populaire, la légende s'accroche là-bas à tous les sommets, elle serpente dans tous les sentiers creux de la montagne, elle coule avec les eaux de toutes les fontaines. Ce fait n'a rien d'étonnant, si l'on songe que la faculté poétique, qui est au fond de l'âme de tous les peuples, s'éveille de préférence chez ceux qui vivent en contact avec une nature expressive et attrayante.

Or le Thuringerwald, avec la profondeur mystérieuse de ses bois de pins, avec ses flancs ballonnés dont la masse noire est percée en mille endroits par des puits de verdure, a des spectacles tout particulièrement propres à provoquer l'imagination. Il a aussi ce charme indéfinissable qui s'empare tout de suite du cœur de l'homme et le retient comme emprisonné dans un étroit réseau (1). « De quelque côté que tu abordes le pays de Thuringe, dit un proverbe, il t'invite à t'y fixer. » On raconte qu'un comte de Mansfeld fit un jour le pèlerinage de Jérusalem, et qu'on lui demanda si la Terre promise lui plaisait : « Ah! répliqua-t-il, je la donnerais bien pour la Thuringe! » Quand Henri l'Auguste disputa cette province à Sophie de Brabant, il s'enquit auprès de ses conseillers si le pays valait bien une guerre. Ils lui répondirent enthousiasmés : « La Thuringe est noble et riche, et cette terre est si bonne, que si Votre Altesse avait un pied sur l'Inselberg et l'autre au ciel, elle devrait retirer son pied du ciel et le remettre à côté du premier. » Charles-Quint visitant la Thuringe s'écria : « En vérité, c'est un pays aussi plaisant que la France! » Et Schiller écrivait que la Saale lui était devenue plus chère que le Gange à l'Indien. D'autre part, l'histoire s'est chargée, ici, de fournir à la légende — cet embryon de l'épopée — une riche matière. Aucun pays n'a eu une existence plus agitée. Aucun ne compte, dans son passé, plus de ces événements qui font sur l'esprit d'un peuple une impression ineffaçable.

Dès les temps les plus reculés, on voit la Thuringe livrée à tous les hasards de la guerre. Les meurtres que commettent les princes, le plus souvent sur leurs proches, sont l'occasion de luttes sanglantes. C'est, par exemple, Hermanfried, le fils de *Basinus* (dont on connaît les relations avec le roi franc Childéric), qui tue ses trois frères à l'instigation de sa femme Amalberga (2), et attire ainsi sur la Thuringe une invasion des Francs (sous Thierry, fils de Clovis) et des Saxons. La bataille dura trois jours, et la rivière d'Unstrutt fut comblée par les corps des Thuringiens (530). Jusqu'au onzième siècle, le pays ne cesse pas d'être saccagé par les armées franques et saxonnes et par les barbares : Wendes, Slaves, et Hongrois; mais le pire fléau, ce sont encore les querelles d'une foule de principicules, qui se disputent la possession de la Thuringe. — Le christianisme, prêché, dès 719, par Winfried (Boniface), n'avait point encore adouci les farouches descendants des Hermundures, ces antiques alliés d'Attila.

L'histoire des landgraves de la première race (1039-1247) est aussi féconde en luttes sanglantes et en événements dramatiques que la période d'anarchie. Fratricides, amours adultères, meurtres de maris ou

(1) Le peuple a imaginé de bien gracieuses légendes pour symboliser cette attraction mystérieuse de certains paysages ; par exemple celle de la *Lorelei*, que Henri Heine a mise en vers, et qui se raconte sur les bords du Rhin.

(2) Elle était fille de Théodoric, roi des Ostrogoths.

d'amants, spoliations d'héritiers, les chroniques des moines de Reinhardsbrunn sont pleines de ces tragiques aventures. — Mais ce n'est pas à ce genre de légendes, — l'imagination populaire, qui grossit tout, en a greffé de terribles sur les récits de la chronique, — que je voudrais m'arrêter. La Thuringe a des souvenirs plus riants, qui se suspendent comme des guirlandes poétiques aux tours ruinées de ses *burgs*, et aux cimes arrondies de ses forêts. Ce pays a été le berceau de la poésie allemande au moyen âge, la Wartburg a vu les luttes fameuses des Minnesänger, et la mémoire des *chantres d'amour* est aussi vivante dans l'esprit populaire que celle des princes qui leur ont donné asile et protection. — La vie féodale a aussi laissé sa trace dans les récits merveilleux que les générations se sont transmis, et bien des légendes nous disent les vertus des nobles dames et les exploits des braves chevaliers. Parfois la physionomie d'une époque se peint, dans ces traditions naïves, avec une vivacité singulière. La faiblesse des princes, l'arrogante dureté des seigneurs, les souffrances muettes et sans espoir de la plèbe, la foi religieuse qui distrait le manant de ses maux terrestres en lui ouvrant un monde de justice et de félicité, enfin cet amour mystique du peuple ignorant pour la nature pittoresque, amour qui se lie étroitement au sens du surnaturel et du merveilleux, tous ces caractères d'un âge disparu trouvent dans la légende une expression d'autant plus sincère qu'elle n'a pu être préméditée.

*
* *

Je n'ai pas la prétention, dans cette simple causerie, d'établir une classification exacte des légendes thuringiennes. Je crois d'ailleurs une telle classification impossible, étant données la quantité et la variété infinies des sujets. — Tout ce que l'on pourrait faire, ce serait d'admettre l'existence d'un certain nombre de *cycles*, comme pour l'épopée française, à condition, toutefois, de ne pas chercher à les délimiter strictement. Il y aurait ainsi, par exemple, le cycle de la *Wartburg*, le cycle de la *croisade*, le cycle *religieux*, etc... Et le premier serait incontestablement le plus riche, il pourrait comprendre, à lui seul, autant de légendes que les autres réunis.

C'est que la Wartburg a été, pendant tout le moyen âge, le cœur de la Thuringe, l'organe central, d'où la vie partait, pour rayonner sur toute la province. — Bâtie vers 1060, en même temps que la ville d'Eisenach, par Louis le Sauteur (1), elle devint tout de suite le séjour des landgraves ou comtes, que la beauté du paysage (aux environs des bourgs actuels de Reinhardsbrunn, Walthershausen, Friedrichroda) attirait et retenait. Jusque vers 1217 les landgraves de la Wartburg furent à peu près uniquement occupés à lutter contre leurs voisins, contre l'archevêque de Mayence, contre l'empereur lui-même, et à augmenter leurs domaines par

(1) La chronique des Reinhardsbrunn raconte ses amours légendaires avec *Adela*, l'épouse du comte palatin Frédéric de Saxe. Sur l'avis de sa maîtresse, il entreprit une chasse dans le voisinage des terres du comte, le rencontra et le tua (1085); puis il épousa sa veuve. Louis et Adela fondèrent ensemble le couvent de Reinhardsbrunn, apparemment pour expier leur crime. Cité à comparaître devant l'empereur et enfermé dans le château de Giebichenstein, le meurtrier se serait échappé à la faveur du brouillard, en franchissant la Saale d'un seul bond. De là son surnom de Louis le Sauteur (Ludwig der Springer).

toutes sortes de moyens. Leur autorité et leur prestige s'accrurent dans la même proportion, et, au fur et à mesure qu'ils réduisaient les petits seigneurs locaux, le peuple de Thuringe s'accoutumait à les regarder comme les chefs suprêmes du pays. La légende s'attacha dès lors à tous leurs actes, et, grâce à elle, le paysan de la Nesse vous parle encore aujourd'hui du *Landgrave de fer* (1) et de Louis le Pieux. — Parmi les nombreux récits qui se rapportent à ces temps lointains, j'en citerai un seul, *le forgeron de Ruhla*, qui me paraît offrir, dans sa naïveté, un saisissant tableau des mœurs féodales.

Le forgeron de Ruhla. — Le landgrave Louis II, qui régna à la Wartburg de 1140 à 1172, était aimé du peuple pour sa bonté et sa bonhomie; malheureusement il se désintéressait trop de la conduite des seigneurs ses vassaux. Ceux-ci pressuraient le pauvre monde de la manière la plus cruelle; de toute la Thuringe un cri de miséricorde s'élevait vers la Wartburg, mais sans parvenir à en percer les murailles. Louis étant un jour à la chasse s'égara. Après avoir erré longtemps dans la forêt, il parvint à la tombée de la nuit à l'entrée du village de Ruhla, et, sans se faire connaître, il alla demander l'hospitalité chez un forgeron. Celui-ci prépara à son hôte un lit de paille fraîche dans un réduit voisin de la forge, et se remit à son enclume. Sans reconnaître positivement le landgrave, il eut cependant un soupçon de la personnalité du chasseur, et, profitant de l'occasion pour faire entendre au maître du pays la voix du peuple opprimé, il s'écria à chaque coup qu'il donnait sur le fer : « Louis, deviens dur! Louis, deviens dur! » Le landgrave intrigué lui demanda le lendemain matin l'explication de ces paroles et apprit de la bouche de l'artisan quel joug intolérable les seigneurs faisaient peser sur ses sujets. Il rentra à la Wartburg, enflammé de colère, cita ses vassaux à son tribunal, et comme ils n'obéissaient pas, il attaqua et détruisit leurs châteaux et les fit eux-mêmes prisonniers. L'humiliation la plus sanglante fut leur punition. Le peuple en liesse vit ses oppresseurs attelés à une charrue que tenait le landgrave lui-même, et frappés du fouet par des valets, comme des bœufs indociles. Cette sévérité inouïe valut à Louis le surnom de *Landgrave de fer* (Ludwig der Eiserne), et l'on montre encore près d'Eisenach le champ que labourèrent les nobles de Thuringe, et qui a gardé jusqu'à nos jours le nom de *Champ des seigneurs*.

C'est sous le règne tourmenté d'Hermann Ier (1190-1217), une espèce de Louis XI thuringien, qui eut cependant le goût de la poésie et des arts, que la légende place cette fameuse *guerre des chanteurs* (Sangerkrieg), dont on voit les divers épisodes peints sur les murs de la grande salle au château de la Wartburg. Ce tournoi poétique a été si souvent raconté par les historiens de la littérature allemande, qu'il y aurait peu d'intérêt à en recommencer la narration. Je préfère m'arrêter quelques instants à Louis le Saint et à sa femme Elisabeth, les deux véritables héros du cycle de la Wartburg.

Louis le Saint, quatrième landgrave de nom, est le favori de la légende thuringienne; il a été paré de toutes les vertus par la chronique de Reinhardsbrunn. Le peuple a surtout été frappé de son amour ardent et inaltérable pour Elisabeth, qu'il épousa et à laquelle il demeura fidèle en dépit de toutes les résistances et de toutes les intrigues. Elisabeth de Hongrie avait été amenée à l'âge de quatre ans à la Wartburg (dans un

(1) Louis II, beau-frère de Frédéric Barberousse.

char traîné par un lion apprivoisé, dit la légende, qui en sait toujours plus long que l'histoire), pour y être élevée avec le jeune prince. Les deux enfants conçurent l'un pour l'autre une vive tendresse. La mère de Louis, qui n'aimait pas Elisabeth, chercha à l'éloigner de son fils, et les courtisans la secondèrent. Mais Louis resta ferme dans son amour, et répondit à toutes les obsessions : « Quand même l'Inselsberg serait tout d'or massif, l'appât de cette richesse ne me déterminerait pas à abandonner ma chère Elisabeth. » Ils furent unis en 1221. — Les aumônes prodigues de la comtesse provoquèrent souvent les critiques acerbes des seigneurs. Quand ils se plaignaient trop, Louis se contentait de leur dire : « Laissez-la faire comme elle l'entend ; pourvu que la Wartburg et la Neuenburg me restent, je serai encore assez riche. »

Elisabeth répandit sur le peuple des trésors de charité et de dévouement. La tradition nous la montre parcourant à pied les rues d'Eisenach pour visiter les malades, descendant la Wartburg par la pluie et la neige, toutes les fois qu'un malheureux attendait son secours, nourrissant les pauvres pendant une famine, soignant elle-même les incurables dans l'hôpital qu'elle avait fondé. Le peuple lui a été profondément reconnaissant de cette abnégation, il n'a pu se résoudre à ne voir en elle qu'une simple mortelle, et lui a tressé une magnifique couronne de légendes, sous laquelle elle rayonne comme un être divin.

Tout le monde connaît le *miracle des Roses :* c'est cent traits merveilleux de ce genre qu'on vous racontera de la comtesse Elisabeth. On vous montrera, par exemple, au pied de la Wartburg, une petite fontaine où elle lavait le linge de ses malades et où elle pêchait pour eux du poisson. Comment le poisson y venait-il ? La tradition n'est pas embarrassée pour nous le dire. — Je choisis dans le recueil de Bechstein un récit qui peut passer pour le type de ces légendes dont l'imagination populaire a illustré la vie de sainte Elisabeth.

Le manteau d'Elisabeth. — Le landgrave de Thuringe mariait sa sœur, la belle Agnès, au duc d'Autriche. Toute la cour était rassemblée pour le repas de noces ; il ne manquait plus qu'Elisabeth. Elle se fit longtemps attendre, car elle s'était attardée auprès d'un vieillard demi-nu et mourant de faim qui mendiait à la porte de la Wartburg. Prise de pitié, et n'ayant plus d'argent, elle lui avait donné son manteau de soie. Or c'était en ce temps-là la coutume que les femmes s'assissent à table vêtues de courts mantelets. Quand Elisabeth entra dans la salle du repas, Louis s'aperçut qu'elle n'avait pas le sien et lui demanda où elle l'avait laissé. « Dans ma chambre », répondit Elisabeth avec embarras. Le landgrave envoya un domestique, qui rapporta aussitôt le vêtement. Quant au mendiant, lorsqu'on voulut le chercher, il avait disparu. Toute la cour se réjouit de ce miracle, et la pieuse princesse pensa que c'était le Sauveur lui-même qui lui était apparu. Son manteau était bleu de ciel et constellé de lames d'or ; les moines du couvent de Barfüss le conservèrent longtemps comme une précieuse relique et en firent une chasuble.

Sainte Elisabeth ne jouit pas toujours du bonheur que méritaient ses vertus. — Son mari accompagna Frédéric II à la croisade, et mourut de la fièvre à Otrante en 1227. Les croisés rapportèrent ses restes à la comtesse, qui venait d'accoucher de son quatrième enfant. Le frère de Louis, Henri Raspe, tuteur du jeune landgrave Hermann II, se comporta en maître du pays, et chassa Elisabeth (alors âgée de vingt ans) de la Wartburg. Elle descendit à Eisenach, tenant ses enfants par la main, et

trouva un médiocre abri dans l'hospice qu'elle avait fondé. Les seigneurs thuringiens, indignés de ces mauvais traitements, obligèrent Henri Raspe à lui rouvrir les portes de la Wartburg, mais elle se retira dans la Zelle (ermitage) de Marburg, où elle mena une vie de recluse et mourut en 1231.

*
* *

Un certain nombre des légendes que les gens du pays racontent aux visiteurs de la Thuringe sont nées des souvenirs de la croisade, comme une partie des épopées françaises chantent les aventures des chevaliers en Terre sainte. Nos vieux trouvères se sont plu à retracer surtout l'espèce de fascination que les guerriers d'Occident exerçaient sur les filles des émirs, et nos chansons de gestes sont pleines du récit de leurs amours avec de belles et tendres musulmanes. La légende thuringienne n'a eu garde d'oublier ce genre de sujets. Je reproduirai seulement comme exemple l'histoire du *comte de Gleichen*, dont le château ruiné se voit encore sur une colline à quelque distance de Gotha.

Légende du comte de Gleichen. — Le comte Louis de Gleichen partit pour la croisade, laissant sa jeune femme Agnès dans son château de Gleichen. En Palestine, il fut fait prisonnier, et délivré au bout de sept ans par une fille de l'émir qui s'était éprise de lui et lui avait fait jurer de l'épouser. Il avait hésité longtemps à accepter la liberté à ce prix, car il savait qu'Agnès l'attendait et comptait sur sa fidélité. A la fin, il s'était laissé amollir par les prières de la jeune Sarrazine, l'avait baptisée et enlevée. Ils arrivèrent ensemble au château de Gleichen où la comtesse passait ses jours dans le deuil et dans les pleurs. Elle avait cru son mari mort, et elle fut si heureuse de le revoir, que non seulement elle lui pardonna son infidélité, mais encore accueillit sa rivale comme une sœur et consentit à partager avec elle les droits qu'elle avait sur son époux. Le comte vécut heureux entre ses deux femmes, tendrement aimé d'elles, et jusqu'à sa mort la paix du château ne fut point troublée. On montre, dans une église du pays, une pierre tumulaire sur laquelle est gravé un homme couché entre deux femmes : là repose, dit-on, le comte de Gleichen avec ses deux épouses que la mort même n'a pas désunies.

*
* *

Je donnerai, pour terminer cette causerie, un échantillon de la légende pieuse, qui est peut-être celle où l'âme populaire a mis le plus d'elle-même, de ses aspirations mystiques, de son goût pour le merveilleux et de son intime poésie. — Le texte que je cite est la traduction libre d'une pièce tirée d'un recueil versifié, fait il y a quelque quarante ans par un professeur de Gotha. J'ajoute que la légende a encore cours dans le peuple, et que je l'ai entendue avant de la lire dans le recueil en question.

LES BECS - CROISÉS (DIE KREUZSCHNABEL)

Le Christ agonisait au sommet du Calvaire,
Cloué comme un voleur à l'infâme poteau;
Ses ennemis riaient, et les fils de la terre
Se détournaient de lui, d'un pan de leur manteau

Se voilaient le visage, et poursuivaient leur route,
Redoutant de sentir dans leurs cœurs endurcis
Pénétrer la pitié. Lentement, goutte à goutte,
De son front, de ses flancs par les verges noircis,

De ses pieds transpercés le sang coulait: Dieu même
Avait fermé l'oreille aux plaintes du martyr;
Et craignant de changer sa prière en blasphème,
Sa mère se taisait, le regardant mourir.

Alors deux grands oiseaux descendus des collines
S'abattirent sur l'arbre en poussant un grand cri,
Et vinrent de leurs becs arracher les épines
Qui couronnaient son front meurtri.

A leur œuvre pieux longtemps ils travaillèrent;
Mais les clous étaient longs et tenaient fortement,
Si bien que des oiseaux les becs se retournèrent
Comme un ciseau d'acier qui frappe un dur ciment.

Le Christ, levant les yeux, dit : « Toute créature
Doit payer son tribut à la terre et mourir;
Tout corps venu d'en bas retourne à la nature;
Mais toi, couple béni, tu ne dois point pourrir.

« Que pour toi la forêt ne soit jamais avare,
Quand tu la parcourras, cherchant de quoi manger,
Que chaque trait lancé pour t'atteindre s'égare,
Et que le rude hiver soit pour toi sans danger.

« Tu bâtiras ton nid sur le mont solitaire,
Que le pied du chasseur en tout temps respecta,
Et lorsque pour le ciel j'aurai quitté la terre,
Viens voler chaque année autour du Golgotha. »

Ainsi parla Jésus, le Sage et le Prophète,
Qui sur le Golgotha mourait pour nos péchés;
Il expira. — Les Juifs, voyant pencher sa tête,
Chassèrent de la croix, avec des cris de fête,
Les deux oiseaux effarouchés.

M. MOSSIER.

HOW DO YOU LIKE ENGLAND?

—

Dire un peu aux camarades ce qui se passe ici, donner quelques conseils à ceux d'entre eux qui se disposent à venir en Angleterre, ce serait peut-être un moyen de répondre à l'appel qui a été fait dans notre dernier bulletin.

Venez hardiment, voilà quel serait, je crois, mon premier conseil à ceux qui ont quelque envie de voir du pays. Venez, parce qu'il me semble que nous avons encore assez à faire, au moins dans l'enseignement primaire, si nous voulons que l'anglais soit aussi connu en France que notre langue l'est ici. Le nombre des instituteurs qui parlent le français, ou, du moins, qui peuvent le comprendre ou le lire aisément, est, en effet, relativement considérable. On l'enseigne beaucoup dans les écoles; mais les instituteurs l'étudient surtout par eux-mêmes. Beaucoup s'y mettent quand ils ont quitté l'Ecole normale, et ils continuent à tout âge.

Venez encore, parce qu'en somme, le temps s'y passe assez agréablement. Ceux de ma promotion qui se chauffent voluptueusement au soleil de Toulouse, par exemple, hausseront peut-être les épaules à cette affirmation, et béniront une fois de plus le sort qui les a placés sous cet astre bienfaisant. Mais les autres peuvent tenir pour certain que même ici on n'en est pas entièrement privé. Du brouillard, il y en a, sans doute, mais ce n'est pas plus le fond du climat que goddam n'est le fond de la langue. Ce qui est peut-être plus particulièrement national, c'est l'hospitalité qu'on reçoit en Angleterre. Elle a une saveur toute spéciale et est infiniment cordiale. Vaut-elle mieux que l'hospitalité française ? Je n'en sais rien, mais assurément c'est autre chose et cela vaut la peine d'être goûté. Le roast-beef est bienfaisant, on s'accoutume au plum-pudding, on aime bien vite le « five o'clock tea ». Et quand pour la centième fois on vous demande : « *How do you like England ?* », vous êtes tout disposés à répondre : « *Very much.* »

Mais, pour arriver aisément à cette agréable disposition d'esprit, je vous engage tout d'abord et très vivement à être bons musiciens. Le cours de musique de Saint-Cloud est une bonne préparation au voyage d'Angleterre. N'oubliez pas le piano, on en fait ici une consommation prodigieuse. Connaissez autant d'opéras que vous pouvez, et surtout ne négligez pas Gounod. On affirme ici qu'il est mieux connu en Angleterre qu'en France. C'est une de ces prétentions auxquelles nous ne devons pas souscrire, mais encore faut-il pouvoir prouver le contraire.

Soyez aussi excellents danseurs. Monsieur le Directeur nous avait autrefois menacés des exercices de la pompe; des leçons de danse seraient plus pratiques. Notez que je n'insiste pas sur les agréables moments que vous procureraient certainement vos talents chorégraphiques et que tel d'entre nous apprécie, paraît-il, considérablement, même en Allemagne; je ne veux songer ici qu'aux occasions de parler et d'apprendre l'anglais, c'est un moyen prompt et facile.

Ceci serait être ambitieux et demander trop ; mais imaginez un jeune

boursier qui serait peintre, paysagiste, par exemple; il serait le bienvenu, et je ne doute pas qu'il ne puisse avoir mainte occasion de recevoir d'excellentes leçons particulières d'anglais, tout en satisfaisant ses goûts artistiques.

Enfin, soyez aussi riches que vous le pourrez en petits talents de société; en un mot, ayez tout ce qui peut ajouter au « confort » du « home », tout ce qui peut aider à le rendre heureux et plaisant. Dans ces conditions, vous ne tarderez pas à vous convaincre que les Anglais, en général, valent mieux que la réputation qu'on leur fait; bientôt, vous vous sentirez vous-mêmes « at home ». Se sentir chez soi, c'est, en Angleterre surtout, la plus complète expression de bonheur satisfait. Demandez, par exemple, aux élèves d'une école normale anglaise s'ils se plaisent dans leur collège, et, immédiatement, à un « yes » des plus convaincus ils ajouteront d'un air épanoui : « Nous sommes tout à fait « at home ». » N'est-ce pas là un sentiment trop rare dans nos écoles ?

Surtout que mes conseils n'effraient personne. Je suis, je le confesse, d'une rare pauvreté artistique, et cela ne m'empêche pas de me trouver bien ici. La vérité, c'est qu'il suffit d'être soi-même, et que, même en Angleterre, le plus sûr moyen d'être le bienvenu partout, c'est d'être réellement Français autant qu'on le peut.

H. Proix.

Irdining college, Cheltenham.

AU PAYS DES RADJAHS

—

Mysore, 11 septembre 1886.

Mon cher Mergier (1),

. . . . . .

Depuis bientôt huit jours, je voyage dans le royaume de Mysore, et c'est de la capitale que je t'écris. J'ai foulé aux pieds le sol témoin des exploits de Tippoo-Saïb, le Tigre du Mysore. Je suis allé voir à Séringapatam le château de Tippoo. Toute une façade est couverte d'une peinture murale comprenant deux tableaux. Le premier représente la marche des armées de Tippoo, d'Hayder Aly son père, et d'une poignée de Français commandés par Lally. Ce sont les préparatifs de la bataille de Pullipoor qui va s'engager contre les Anglais et les troupes du Nizam réunis. — Le deuxième tableau représente la bataille elle-même : Lally et les Français coupent la retraite aux Anglais assaillis de tous les autres côtés par les musulmans de Tippoo. Le général anglais Baillie est au centre du carré formé par les troupes anglaises; il se mord les doigts, présage de la défaite qui fut aussi complète que possible. Quand je vois que de tels exploits ont été inutiles à la France, quand je vois que les

(1) Ces pages, datées de Mysore, nous arrivent de Limoges. Tout chemin mène à Saint-Cloud.

(*Note de la Rédaction.*)

livres anglais ne les mentionnent même pas, ainsi que tant d'autres encore plus glorieux; quand je passe devant la montagne au nom significatif de French Rocks (rochers des Français) où nos braves se sont battus comme des Français savent le faire, quand je cherche inutilement leur tombeau tandis que les soldats anglais ont des monuments superbes, je ne puis m'empêcher de songer que cette Inde, si belle et aux peuples si doux, devrait nous appartenir, et je reviens malgré moi aux grandes catastrophes qui ont fait saigner le cœur de notre pauvre patrie. — Si encore je pouvais me venger des Anglais en les traitant de gens sans scrupules, sans éducation, gouvernés par le proverbe « time is money » ! Mais je n'ai même pas cette consolation. Tous ceux que je rencontre sur ma route m'accueillent avec une parfaite urbanité, se mettent même à mon service et m'obligent souvent. Ainsi, je dois à un Anglais fort titré, M. Ricketts, directeur général de la police de Mysore, inspecteur général des forêts et des jardins royaux, d'avoir visité en détail le château de Séringapatam. — Mais n'importe, j'ai voulu rendre hommage aux Français et à Tippoo en allant voir le tombeau du Tigre de Mysore. Dans une immense coupole aux portes incrustées d'ivoire et dans laquelle brûlent nuit et jour les parfums les plus exquis, sont trois tombeaux : au milieu, celui du vieux Hayder-Aly ; à gauche, celui de son fils Tippoo ; à droite, celui de la sultane préférée d'Hayder. De riches tentes de soie les recouvrent et un dais encore plus riche est suspendu à mi-hauteur du monument. Beauté sculpturale de l'édifice, souvenirs évoqués, tout cela donne de grandes pensées, et, tu le sais, celles-là viennent du cœur! Aussi j'étais vivement impressionné, et c'est à peine si j'ai fait attention au tombeau du général Baillie placé tout à côté.

Ce matin, j'ai visité les palais du radjah de Mysore. On y voit partout la grande Victoria et Wellington en portraits. J'y ai vu aussi un bronze de « Buonaparte », tout cela peu intéressant pour moi; mais il y avait aussi au mur d'une brillante salle de banquet deux bronzes de soldats français portant martialement le képi sur l'oreille. Comme on les reconnaît et comme ils sont beaux, ces vieux soldats de la France!

Mais ce qui m'a frappé le plus, c'est l'école des filles indiennes de caste, installée sur les marches mêmes et tout autour du plus beau palais du radjah. La femme du radjah veut avoir ces écoles sous ses yeux. Nos grandes dames de France n'ont guère de ces attentions-là! — C'est encore grâce au nom de M. Ricketts, dont je me suis servi, que j'ai pu visiter cette école. J'ai été émerveillé de la beauté et surtout de la gaieté de ces petites filles. On ne les punit pas et on les paie même pour les faire venir à l'école. On leur apprend trois langues : le Canarèse, le Sanscrit et l'Anglais. Elles font du travail manuel : tapisserie, tricot, dentelle, etc. C'est une sœur allemande, parlant aussi le français, qui leur apprend cela. Une autre Allemande enseigne d'après la méthode de Frœbel; je l'ai vue préparant ses cubes et ses carrés. On enseigne le dessin, l'arithmétique, etc. Deux petites filles m'ont joué un joli duo de cithare. La plupart des maîtres sont Indiens. On fait tous les sacrifices nécessaires pour cette école. Le radjah a compris que le relèvement de l'Inde est impossible sans celui de la femme. Si l'on continue dans cette voie, je crois que l'Inde verra de grands changements. — A 50 kilomètres environ de Mysore, je suis allé voir une île formée par deux bras du Carey. Le nom indien de cette île signifie mer de Siva. J'y ai vu des cascades encore plus remarquables que celles des Alpes et une végétatio dont une description ne peut donner l'idée.

L'Inde est réellement belle; aussi je me propose, pour l'année prochaine, de faire le tour suivant: de Pondichéry à Calcutta, par Bombay, Dehli, Agra, Bénarès et Chandernagor. Ce sera long, mais instructif aussi, je crois...

CLÉAU.

LES RÉUNIONS PUBLIQUES EN ANGLETERRE

ET LES RENCONTRES QU'UN FRANÇAIS PEUT Y FAIRE

—

Les réunions publiques tiennent, comme on le sait, une grande place dans la vie anglaise. Leur fréquentation est l'un des meilleurs moyens d'étudier à la fois les mœurs et la langue anglaises, et je conseille à ceux qui obtiendront des bourses de séjour en Angleterre de ne pas le négliger. Pour ma part, lorsque j'étais à Glasgow, il ne se passait pas de semaine sans que j'eusse l'occasion d'assister à deux ou trois de ces réunions, politiques ou autres.

C'est ainsi que j'ai pu entendre plusieurs des meilleurs orateurs du Parlement : lord Roseberry, M. Chamberlain, M. Bradlaugh, Michael Davitt, l'agitateur irlandais, et nombre d'autres députés sans compter les politiciens locaux, tous se tenant et parlant avec la plus grande aisance sur une *platform :* les Anglais contractent, dès leur jeunesse, l'habitude de parler en public et nous sont de beaucoup supérieurs à ce point de vue.

Ce qui me chagrinait parfois beaucoup, c'était de ne pouvoir communiquer mes impressions à mes voisins. Outre que mon anglais n'était pas toujours très compréhensible, j'avais rarement à côté de moi des gens disposés à m'écouter. L'Anglais vit et sent pour lui : il n'est pas expansif, et regarde de travers tout individu qui lui adresse la parole sans lui avoir été présenté : « *Mind your own business* », dira-t-il, c'est-à-dire : « Mêlez-vous de vos affaires. » Pourtant, il n'en était pas toujours ainsi, et un jour, à une sorte de soirée-conférence donnée par un cercle français — un cercle dont les membres sont Anglais, mais s'astreignent à parler français à leurs réunions, — je fis la rencontre d'un monsieur charmant, un vrai gentleman, qui parlait très bien le français, et avec qui nous causâmes histoire et littérature pendant une grande partie de la soirée. Nous nous quittâmes fort bons amis.

Les choses ne tournent pas toujours aussi bien. Une autre fois j'avais réussi à me procurer une carte d'admission à un meeting organisé en vue de rechercher les moyens d'arrêter les progrès alarmants du catholicisme en Angleterre. Je tenais à voir un échantillon de l'intolérance puritaine, auprès de laquelle l'intolérance catholique est bien pâle. Pour donner la preuve de cette dernière assertion, il me suffira de dire qu'un des orateurs proposa un vœu pour le rappel de l'acte d'émancipation des catholiques voté en 1829, le grand péché du siècle de la nation anglaise, disait-il, la cause de tous les fléaux qui ont fondu sur le pays, du choléra, des grèves, de la maladie des pommes de terre, etc.: on connaît le refrain.

Lorsque j'entrai dans la salle, qui pouvait contenir près de 4000 personnes, elle était déjà presque pleine. Je réussis toutefois à trouver place sur un banc où le hasard voulut que j'eusse pour voisines deux vieilles dames au visage ridé et à la mine austère, escortant une jeune miss aux yeux bleus cachés à demi par un binocle crânement posé sur le nez; les manières avenantes de celle-ci contrastaient avec la rigidité de ses deux gardiennes. J'avais grande envie d'entrer en conversation, mais je ne savais comment m'y prendre, lorsqu'une des dames m'offrit une feuille imprimée, un *tract*, comme ils disent. C'était un violent réquisitoire contre les catholiques du Royaume-Uni et d'ailleurs (des gens pervertis, rêvant la ruine de l'Angleterre), réquisitoire appuyé de nombreuses citations de la Bible et des prophètes. J'eus le malheur de marquer mon indifférence par un sourire. Ce n'était pas l'affaire de la vieille dame, qui, sans doute, espérait déjà faire de moi un prosélyte. Elle m'adressa alors la parole, et la conversation suivante, que je regrette de ne pouvoir rapporter dans sa forme originale, beaucoup plus piquante que la traduction, s'engagea entre nous :

— Peut-être cela ne vous intéresse-t-il pas? me dit-elle.

— Non, madame, pas beaucoup.

Mon accent avait trahi ma qualité d'étranger.

— Mais vous n'êtes pas d'ici? reprit-elle.

— Non, je suis Français, madame.

— Comment se fait-il que vous soyez à cette réunion? Etes-vous protestant?

— Je suis né catholique, madame, mais je respecte toutes les croyances.

Etre catholique, ce n'était pas une bonne recommandation auprès de la dame. Pourtant, elle continua :

— Mais peut-être êtes-vous venu avec l'intention de vous éclairer sur notre religion et de l'adopter?

— C'est peu probable, car je suis assez indifférent sur ces questions-là.

— Mais alors, qu'est-ce qui vous a amené ici?

— La curiosité : j'aime à tout voir et à tout entendre.

J'étais sceptique. Décidément, je n'étais pas en odeur de sainteté auprès de la bonne femme. Elle changea de sujet :

— Il y a de bien méchantes gens dans votre pays, me dit-elle.

— Serait-il vrai, madame?

— Oh oui! vous ne voulez avoir ni roi ni empereur : vos républicains chassent tout.

— Mais, madame!...

— J'espère au moins que vous n'êtes pas un de ces terribles républicains?

— Je vous demande pardon, madame, je suis républicain et j'en suis fier.

Mon interlocutrice changea de couleur : catholique, passait encore, mais républicain, cela était trop *shocking*. Elle me tourna le dos, et ne m'adressa plus la parole de toute la soirée.

Et pourtant la jeune miss était bien jolie!

F. Vernay.

LA CUISINE ET L'ÉCOLE EN ANGLETERRE

Nul n'ignore que John Bull n'est pas un fin gourmet et que sa cuisine laisse passablement à désirer. Il a fallu longtemps à son amour-propre national pour reconnaître cette infériorité ; mais ses nombreuses pérégrinations sur le continent, et surtout en France, l'ont bien forcé de se rendre à l'évidence. Il fallait remédier à cet état de choses ; et, après avoir réfléchi philosophiquement sur le sujet, il s'est dit que, pour relever la cuisine britannique, il fallait en faire l'objet d'un enseignement méthodique et scientifique donné à l'école.

Et voilà la cuisine devenue une matière presque obligatoire du programme des écoles primaires : des cours de cuisine sont créés dans les écoles normales, des brevets sont décernés ou, tout au moins, des mentions spéciales, des écoles de cuisine sont fondées dans plusieurs cités, des conférencières s'en vont de ville en ville porter... la bonne parole, et enseigner à la future épouse la recette d'un pudding à ravir d'aise un mari.

N'allez pas croire que la chose ne soit point prise au sérieux. Il y a à peine un mois, le ministre, ou plutôt celui qui en tient la place, recevait avec beaucoup de gravité une délégation de maîtresses de cuisine qui venaient l'entretenir des moyens d'assurer plus efficacement le concours de l'Etat dans cet enseignement. C'est qu'en effet le gouvernement accorde de ce chef aux écoles primaires une subvention proportionnelle au nombre d'élèves qui ont réussi. Un jour, à Dublin, un inspecteur qui allait faire passer un examen de cuisine m'invita à l'accompagner. Pour la curiosité du fait, je m'empressai d'accepter. L'examen était à la fois théorique et pratique, et mon inspecteur, qui, d'ailleurs, a le grade de docteur, s'en tirait à merveille. Comme de juste, nous fûmes obligés de goûter à quelques-unes au moins des préparations de nos aspirantes cuisinières. Il y avait, entre autres, de petites pâtisseries de ménage très appétissantes : ce sont là, du reste, avec le roast-beef, les seules bonnes choses qui, à mon avis, sortent d'une cuisine anglaise.

On voulut aussi, pour me faire honneur, préparer du café *à la française*. La jeune candidate y mit tous ses soins, et la maîtresse lui donna même un coup de main. Peine perdue : le café était détestable, et je ne pus m'empêcher d'esquisser une grimace. Alors, pour justifier mon goût et montrer que tout Français a en lui l'étoffe d'un cuisinier, je fis, séance tenante, une leçon sur la façon de préparer du bon café. Je ne sais si l'on a profité de mon enseignement ; si jamais quelque boursier de langue anglaise s'en va à Dublin, ville où il recevra la plus franche hospitalité, — quoique ce ne soit pas en Ecosse, et où il entendra parler un excellent anglais, — quoique ce soit en Irlande, il pourra interroger sur ce point la maîtresse de cuisine à l'école annexe de l'Ecole normale (1).

F. VERNAY.

(1) Nous tâcherons de faire savoir, dans le prochain bulletin, par nos correspondants d'Angleterre, si « *le meilleur café est le café Vernay* ».
(*N. D. L. R.*)

CORRESPONDANCE D'ALLEMAGNE

Würzburg, le 3 juillet 1888.

..... Tandis qu'on s'escrime à Saint-Cloud pour obtenir grâce devant les examinateurs, je suis en train de faire mes tournées pédagogiques. Après avoir fait deux petites excursions dans la Forêt-Noire avec les deux écoles normales de Karlsruhe et visité Baden-Baden, j'ai quitté le Grand-Duché, emportant lettres et cartes de recommandation, et conservant le meilleur souvenir de plusieurs, qui ont été pour moi d'une extrême bienveillance. Je ne suis resté que deux jours à Stuttgard, mais dix-huit à Esslingen, où il y a une école normale wurtembergeoise. Esslingen, à 15 kilomètres N. E. de Stuttgard, sur le Neckar (20,000 hab.), est une vieille ville autrefois immédiate, c'est-à-dire libre, et n'appartient au roi de Wurtemberg que depuis le Recès de 1803. Comme la célèbre Ulm et Nürnberg dont elle est une miniature, elle présente les caractères si connus des vieilles républiques allemandes, avec leurs singuliers hôtels de ville, leurs tours, leurs rues tortueuses, profondes, étroites et sombres, leurs maisons dont les étages avancent les uns sur les autres, de sorte que les pignons opposés semblent se toucher et ne laissent voir du fond de la rue qu'un petit coin de ciel. La vallée du Neckar est assez étroite et bordée de vignes et d'arbres fruitiers, ces derniers si nombreux qu'ils forment des forêts comme les sapins des Vosges. Les habitants, les Souabes, sont d'une simplicité et d'une bonté proverbiales; toujours gais, ils chantent très souvent, et solennisent nombre de fêtes où l'on danse sur l'herbe, suivant la méthode d'autrefois. Du reste, les anciennes coutumes sont encore là en vigueur.

Karlsruhe est toute neuve, Stuttgard moderne pour la plus grande partie, Esslingen, une vieille cité impériale; Wurzburg, où je suis depuis six jours, me présente le type de la ville épiscopale. C'est la ville catholique par excellence de l'Allemagne : 19 églises pour 56,000 habitants, et si richement ornées que cela dépasse en profusion de sculptures et de peintures ce que j'ai vu dans les églises de Paris; d'assez nombreux couvents; des moines dans les rues; des sainte-Vierge, des saint-Joseph, etc., devant une foule de maisons; mais avant tout, surtout et partout, des statues d'évêques. Impossible de faire quatre pas sans rencontrer une tête mitrée. Sur le principal pont du Min, parmi 12 statues colossales, il y en a environ 8 d'évêques. Et rien d'étonnant à cela : fondée vers 620 par un évêque, Wurzburg a appartenu aux évêques jusqu'en 1803. Aujourd'hui encore, elle s'appelle avec orgueil la capitale de la Franconie, et regarderait le roi de Bavière d'un mauvais œil s'il ne portait le titre de duc de Franconie.

Mais pourquoi mené-je ainsi une vie de bohémien? Vous savez déjà que je ne voyage pas pour mon plaisir : il faut que j'étudie les lois scolaires, les écoles, la situation de l'instituteur et de l'enseignement. Combien de sèches lois j'ai déjà lues! d'écoles visitées, et à Karlsruhe et aux environs, et à Stuttgard et à Esslingen, et déjà à Wurzburg! Pour les écoles normales seulement, j'en suis à ma cinquième, avec une permission en poche pour une sixième que je ne visiterai pas.

Dans le Wurtemberg, j'ai été partout admirablement reçu, bien que

n'ayant aucune recommandation spéciale du ministère français. A Esslingen, j'ai même pris pension à l'école normale avec les maîtres internes (mes maîtres), à côté des élèves, de sorte que j'ai pu étudier la vie intime de l'établissement. J'ai assisté également aux promenades ainsi qu'aux séances régulières et permises dans les brasseries.

Ici, le directeur m'a d'abord vu d'un mauvais œil et m'a refusé l'entrée de son établissement à moins d'une autorisation spéciale du gouvernement bavarois, — autorisation que vraisemblablement je n'obtiendrais pas, a-t-il ajouté. Mais heureusement, et malgré lui, l'inspecteur départemental et le Conseiller du gouvernement m'ont reçu de la façon la plus cordiale, et ont transmis ma demande, qui m'a été enfin accordée. Les professeurs sont pleins de prévenances pour moi ; ils veulent tous tellement m'avoir, que je ne puis plus avoir autant de temps à moi que je le voudrais. Singulier système en Bavière ! Deux ans seulement à l'école normale (trois, il est vrai, dans l'école préparatoire). Le directeur enseigne la géométrie, mais non la pédagogie ; le partage de l'enseignement est fait entre les maîtres de la façon la plus bizarre. Comme partout, religion et musique sont les deux branches de beaucoup les plus importantes; mais les cours de *sténographie* et de *tenue des livres de mairie* sont obligatoires. A l'école primaire, les enfants saluent par : « Loué soit Jésus, M. le maître ! » (dans le Wurtemberg, c'est : « Dieu vous salue ou Dieu vous garde ! »).

Hier, par une heureuse occasion, j'ai pu assister à un cours de l'Université. Il y a 1,700 étudiants, dont 800 médecins. Ce serait mon bonheur, l'année prochaine, de pouvoir suivre ainsi quelque temps les cours d'une Université. Ces professeurs allemands sont vraiment des puits de science, principalement en ce qui concerne les langues.....

LELONG.

CHRONIQUE (Janvier-Juillet 1888)

Changements :

MM. LACROIX, inspecteur primaire à Lavaur, directeur d'Ecole normale à

ESTIENNE, inspecteur primaire à Caen, directeur d'Ecole normale à Alger.

CONNESSON, inspecteur primaire à Montbrison, inspecteur primaire à Grenoble.

JULLY, professeur à l'Ecole normale d'Auteuil, professeur de travail manuel au collège Chaptal.

NIQUE, professeur à l'Ecole normale de Chartres, professeur à l'Ecole normale d'Auteuil.

DUPUY, professeur à l'Ecole normale de Bourges, professeur à l'Ecole normale de Loches.

SIMIAND, inspecteur primaire à Aubenas (Ardèche), directeur d'Ecole normale à Bonneville.

Décorations et distinctions honorifiques. — Ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur :

MM. DUCOUDRAY, professeur d'histoire à l'Ecole de Saint-Cloud.

JALLIFFIER, — —

Officiers d'Académie :

MM. Lamaure, professeur de travail manuel à l'Ecole de Saint-Cloud.
Martine, professeur d'histoire ancienne —
Sigwalt, professeur d'allemand —

Promotions. — Ont été promus :

MM. Connesson,	inspecteur primaire,	de la 3e à la 2e	classe.
Brémond,	professeur d'Ecole normale,	—	—
Chevallier,	—	—	—
Leparc,	—	—	—
Martin,	—	—	—
Sauzin (P. Ch.),	—	—	—

Congé. — Nous sommes heureux d'apprendre que M. *Harris*, professeur d'anglais à l'Ecole de Saint-Cloud, vient de reprendre son cours après un congé d'un mois, nécessité par des raisons de santé, et pendant lequel il a été suppléé par M. *Coppinger*.

Examens et récompenses. — M. Driault, professeur à l'Ecole normale de Versailles, a été reçu licencié ès lettres. (Session de novembre 1887.)

MM. Lambert, Millerot, Tallent, élèves de l'Ecole, ont obtenu une mention honorable décernée par la Société topographique de France, pour leurs travaux topographiques, exécutés sous la direction de M. le commandant Lagarde, professeur de topographie à l'Ecole.

Conseil supérieur de l'instruction publique. — Ont été élus au mois d'avril 1888 :

MM. Compayré, délégué de l'enseignement primaire.
Jalliffier, délégué des agrégés d'histoire.

Mariages. — Nous portons à la connaissance de nos camarades le mariage de :

MM. Mouchet, professeur à l'Ecole normale de Caen.
Bec, professeur à l'Ecole normale de Clermont-Ferrand.
Delage, professeur à l'Ecole normale de Lagord.
Baille, inspecteur primaire à Tunis.

Décès. — Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, la mort de madame Reynaud, femme de notre collègue, professeur à l'Ecole normale de Privas; nous adressons à notre camarade, si cruellement frappé, nos condoléances et nos sentiments de profonde sympathie.

Ces premiers *faits divers* de notre Société sont probablement fort incomplets. Nous prions instamment tous les anciens élèves de Saint-Cloud de nous fournir une ample matière pour la prochaine *chronique*, qui sera insérée dans le bulletin de janvier. Nous accepterons de préférence les événements heureux, avancements, promotions, distinctions, récompenses, mariages et naissances. R. J.

Saint-Denis. — Imp. Alcide Picard et Kaan. — N. P. — 13,546.